

1

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est m'endormir sous le regard de Lola, enveloppé par son sourire perpétuel. Elle est sur son vélo, le pied gauche posé au sol et le droit sur la pédale. Le corps légèrement de profil, elle fixe l'objectif. Elle porte des petites chaussures vernies rouges tenues par un bouton. Derrière elle se profilent les crêtes du Vercors et le pré de Cinq-Sous. Si j'en juge à sa jupe à fleurs et à son chemisier rose, la photo a dû être prise durant l'été. Attends, Lola ! Un petit sourire s'te plaît ! Et elle a freiné pour satisfaire la demande. Elle n'est pas avare de ses sourires ni de ses baisers. Je distingue parfaitement l'endroit où le cliché a été pris. C'est sur les bords de l'Isère, à deux pas d'ici. Mais je ne saurais dire qui a fait sortir le petit oiseau, ni quand il a appuyé sur le bouton. Son père, sans doute, Philippe, mon fils. Je lui suis reconnaissant d'avoir pensé à m'offrir ce portrait de ma petite-fille, glissé sous le cadre de bois que Lola a décoré de petits cœurs en papier d'aluminium collés tout autour. Je m'endors avec elle, elle veille sur moi durant la nuit et, au petit matin, j'ouvre les yeux sur elle. Je ne pourrais pas m'en passer désormais. À force, beaucoup de choses ont déserté ma mémoire, mais ça,

c'est bien ancré. Parfois, je dois me torturer les méninges pour retrouver son nom, ça m'occupe deux ou trois heures. J'angoisse comme si j'avais perdu ma montre, pire même car maintenant, je me fous un peu de l'heure mais je ne lâche pas le morceau, ça finit toujours par me revenir : Lola, mon soleil, ma joie de vivre encore. C'est elle qui m'aide à supporter le reste, la baraque hantée par des ombres inquiétantes, les pilules qu'on nous force à avaler, pour que l'on puisse se reposer, pour qu'on ne pète pas les plombs, pour qu'on ne fasse pas du grabuge, pour qu'on ne se jette pas à la gorge d'une infirmière ou d'un touriste du dimanche. Sans Lola, je ne permettrais à personne de me traiter comme on nous traite ici. C'est elle qui pose sa main sur mon épaule à la dernière seconde, elle qui abaisse doucement le bras que je brandissais comme une masse au-dessus de la tête de Maria. *Ça ne vaut pas le coup*, me dit-elle à l'oreille, *laisse courir, que gagneras-tu à part une piquouze qui t'abrutira pendant trois jours ? Ça n'arrangera rien au caractère de la harpie. Au contraire, elle te le fera payer au centuple. Crois-moi, ronge ton frein, ne t'inquiète pas, elle finira bien par régler l'addition, ne te fais pas de bile, papi, je te promets qu'un jour, elle aura à répondre de tout ce qu'elle fait subir aux pensionnaires des Pinsons.*

Alors ma colère se dissipe comme un brouillard d'août, je tourne le dos à la femme de ménage et je passe mon chemin, raide comme un prince du sang. Maria représente la somme des désagréments de cette institution concentrée en un seul être. Il faut dire qu'il y a de la place, la Portugaise est aussi grosse qu'une amphore étrusque, avec des boucles créoles accrochées à ses oreilles comme des anses pour le transport. Sa trop

longue blouse maculée prend des couleurs d'argile et traîne sur ses sabots de plastique bleu pâle. Sa lippe pend comme un bec verseur mais sa bouche n'exprime que la méchanceté brutale. Elle me déteste et je la hais. Elle m'effraie et je tente mollement de lui résister.

La douche froide après la douceur du réveil en face de Lola. Maria ne connaît pas d'autre façon d'ouvrir ma porte qu'en la faisant rebondir contre le mur d'un coup de pied rageur. Pas de bonjour, elle passe devant le lit et tire les rideaux qui gémissent sur la tringle, elle ouvre les battants de la fenêtre en criant que ça pue le vieux bouc, puis elle empoigne ma couverture qu'elle arrache d'un coup sec, découvrant mon corps recroquevillé et transi de froid. *Il a bien dormi j'espère ! Il a fait de beaux rêves ! Quelle chance de pouvoir roupiller encore quand les autres sont déjà au boulot depuis deux heures ! Dans mon pays, les vieux travaillent jusqu'à leur mort, jusqu'au bout de leurs forces ! Chez moi, les parents ne se reposent jamais. On n'écrit pas « Ici repose » sur leur tombe, ils se fâcheraient. On les enterre avec leur truelle et leur auge.*

Je me retiens de lui répondre : *il t'emmerde !* quand elle me demande *s'il se porte bien*. Ce *il* me méprise, ce *il* m'avilit. J'ai l'impression qu'elle s'adresse à une vermine.

Je ne supporte pas sa façon de parler de moi à la troisième personne. Pas comme si elle s'adressait à un noble, plutôt comme si j'étais déjà mort.

Heureusement qu'on a Maria. Une telle personne, ça vous permet d'apprécier le reste de l'humanité. Comparé à elle, le maton le plus hargneux est un ange de douceur. Quand on sort de ses crocs, on a envie d'embrasser le

monde entier en gambadant parmi les hirondelles et les papillons blancs et de se rouler sur un tapis de fleurs.

Je ne sais pas si la vie l'a poussée dans ce métier alors qu'elle rêvait d'être danseuse étoile ou si elle cache un vilain secret qui lui pourrit l'humeur. Maria aboie après tout ceux qui l'approchent. Elle est comme ces chiens de ferme qui s'égosillent au bout de leur chaîne. Le poil roux taillé court au-dessus de ses oreilles, le museau en avant, le regard sournois fouillant les coins, traquant la savate qui traîne ou le slip oublié derrière le fauteuil. Elle me lance enfin un bonjour qui me glace les sangs. Je reste silencieux, tassé sur ma chaise, devant mon bol de café au lait.

— Pas encore fini ? Il faut te le donner à la pipette ?

Maria nous tutoie, mais personne n'ose lui dire *tu*.

— Je n'arrive pas à boire vite.

— Tu n'arrives pas à faire quoi que ce soit.

Je fuis ses yeux qui me changeraient en statue de sel. Je fixe le calendrier posé sur la table. Il n'est pas de cette année, ni de l'année dernière, je crois, mais je l'aime bien car il représente un chaton qui pointe une oreille hors de sa corbeille d'osier. Sur ma table, je n'ai eu le droit de disposer que cela : le calendrier des postes, avec la photographie de Lola, et une coupelle de faïence de Quimper où je range mes vieux croûtons. Parfois, je broie un bout de pain sur le bord de ma fenêtre pour attirer les moineaux, mais souvent la dame qui nous rend visite récupère les quignons pour ses lapins.

J'essaye d'oublier Maria mais il n'y a rien de plus difficile. Elle fait tourner son balai sans épargner les pieds des meubles, ni mes pauvres jambes qui n'ont pas besoin de ça pour refuser de marcher. Elle le fait exprès, guettant mes réactions. Bing ! Bang ! Le petit tas de poussière

se disperse dans la cambuse. Puis elle se saisit de son chiffon et astique ce qui lui tombe sous la main. Toujours les mêmes endroits : le bord du lit, le milieu de la table, le miroir et le creux du lavabo. Elle garde la photo de ma petite-fille pour la fin, pour terminer en beauté. J'y ai droit chaque jour.

— Si c'est pas malheureux, combien de fois faudrait-il te le répéter ? Il ne faut pas embrasser le cadre ! C'est tout collant ! Après, c'est moi qui dois essuyer les saletés !

— Mais je ne l'embrasse pas !

— Alors qui c'est ? C'est moi, peut-être ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas moi !

Elle jette son torchon sur l'épaule, comme un matador.

— Et le café sur le carrelage, je ne t'ai jamais dit qu'il fallait le laisser dans le bol ou le vider dans le lavabo ? Pourquoi répands-tu le fond de café sur le sol ? Tu n'es pas un peu marteau de faire ça ? Ça ne s'est jamais vu, une manie pareille ! Même les gorets mangent plus proprement !

— Pourquoi je viderais ma tasse par terre ? Non mais ça ne va pas ? Pour qui me prenez-vous ?

Elle exulte, elle adore qu'on se rebelle pour cracher son fiel.

— Je ne peux pas te dire pourquoi tu vides ton bol sur le carrelage, ce que je sais, c'est qu'il faut être drôlement fêlé pour agir ainsi !

Je saisis ma canne alors qu'elle brandit son terrible balai. Elle se cambre comme si nous allions nous battre en duel.

Je baisse mon arme, je préfère capituler pour l'instant. Un de ces jours, elle me paiera le total de la facture.

Parmi ceux qui m'aident à supporter ce purgatoire, Adrien ne compte pas pour du beurre. C'est mon ami, celui qui ne m'a jamais trahi depuis le temps où nos fesses usaient les bancs de l'école. Nous finissons ensemble dans le même quartier, à cent mètres de l'établissement où les bons pères nous farcissaient le crâne de tout ce qui s'est envolé depuis. Les murs de la bâtisse sont à notre image, leur crépi tombe par plaques.

— Bientôt, tu seras le plus ancien, me dit Adrien. Encore un petit effort et tu décrocheras la bonne place au bord.

— Au bord de quoi, je lui demande.

— Au bord de la falaise.

Il me sourit de tout son râtelier.

— Tu as bonne mine, ton dentier a encore semé une incisive, lui dis-je.

— Bah, pour ce qu'on mange, on n'a pas besoin de ses dents...

Le silence nous reprend. Il nous enveloppe comme une couette. Il commence par nous rassurer. On se dit que là, bien au chaud dans le calme, il ne peut rien arriver de fâcheux ou que tout événement a des chances de nous amener vers une plus grande quiétude. On s'en moque. Du moment que personne ne se met à brailler, on resterait là, assis sur sa chaise, devant l'ascenseur, à empoisonner la vie de tous ceux qui voudraient passer entre la fausse orchidée vénéneuse et la table de bridge. Les orchidées, ça pousse sur les crottes de bique, mais comme celle-là est une plante factice made in Taïwan, on a rempli son pot de fausses crottes en plastique noir, bien rondes. Ça empêche les vraies mauvaises herbes de pousser dans le pot des imitations de fleurs rares.

Le silence, il n'y a pas mieux et il n'y a pas pire. C'est commode quand notre esprit embué ne peut plus supporter les cris de ceux qui disjonctent. C'est aussi une catastrophe quand il nous laisse seul avec toutes ces vieilles histoires qui tournent dans notre cervelle. Une brouille remplit votre boîte crânienne durant des heures, elle vous tourmente, vous harcèle. Une idée de rien du tout qui prend ses aises dans le grand vide de votre ciboulot. Elle erre en vous comme un visiteur se balade dans un appartement à vendre, à travers les chambres désertes et les couloirs silencieux. Bientôt, on le sait, on n'en pourra plus. Le silence nous remplira la bouche, les oreilles, le nez. Alors, avant d'étouffer, l'un de nous devra trouver quelque chose pour faire frémir l'air de la salle commune. J'aimerais bien avoir une phrase à prononcer, mais le silence fait tampon. Je ne sais pas. Il ne m'est rien arrivé d'exceptionnel aujourd'hui.

— Ouais...

C'est tout ce que je peux dire. Tout le monde ici lâche un *ouais* pour un oui ou pour un non. On n'a pas besoin de plus pour savoir qu'on existe. Au début, on le dit pour rien, juste pour repousser le mur de glace, pour respirer une goulée. Avec le temps, on y met de plus en plus de lassitude, puis de la résignation. On finit par dire *ouais* comme ça, pour rien, par habitude.

— Tu as bien raison, me dit Adrien.

Lui aussi est en train de racler les replis de sa tête pour découvrir un sujet de conversation original.

— Ça fait une paye qu'on est là, pas vrai mon Pierrot ?

— Tu peux le dire !

Ça fait combien de temps exactement ? Je cherche des points de repère. Après le mariage de mon fils, c'est sûr,

après la naissance de sa petite aussi, parce que nous étions allés la voir à la maternité, avec Madeleine. Madeleine n'est jamais venue ici. Madeleine est morte. Je suis arrivé ici après le décès de ma femme. Je crois même que j'ai passé quelques années dehors avant de me retrouver ici, aux Pinsons. Quand est-elle partie ? Comment était-elle déjà ? J'essaie de me rappeler les traits de son visage.

Je vois ses yeux bleus, j'entends son rire. Elle est jeune. Une enfant. Je la vois plus jeune que Philippe aujourd'hui. Elle n'est pas morte si tôt ! Quel âge avait-elle quand elle m'a quitté pour l'autre monde ? Ce n'est pas possible que tout se soit ainsi effacé de ma mémoire !

— Essuie ton nez, me dit Adrien.

— Occupe-toi de tes fesses !

— Ne te fâche pas, je te dis ça pour t'éviter des remarques de la part des mégères.

— Bien brave...

— Tu devrais prendre un mouchoir quand tu pleures, ça coule toujours, me murmure-t-il en posant sa grosse patte sur mon bras. Les femelles n'attendent que ça, nous surprendre à pleurnicher. Trop contentes de nous coincer dans un moment de faiblesse ! Elles pissent de joie dans leur culotte en nous voyant la larme à l'œil.

— Je ne pleure pas, où vois-tu que je pleure ?

— C'est comme tu veux, dit-il en haussant les épaules. Huit ans au moins, ajoute-t-il.

— Quoi huit ans ?

— Que tu es ici !

— D'abord comment sais-tu à quoi je pense ?

— Parce que nous y pensons tous, tout le temps. On se demande tous depuis combien de temps on traîne

dans ce gourbi, et combien de temps on va pouvoir tenir le coup !

— Tais-toi, je préfère le silence, je lui réponds assez fermement pour lui ôter l'envie de me tourmenter encore.

— Ouais, fait-il. Ouais...

Le silence nous tombe encore dessus. Il nous met sous cloche. Une cloche rembourrée de coton pour étouffer les coups du marteau, comme la chambre où on enferme les zinzins. Tant pis, je le laisse nous ligoter à notre chaise, nous bâillonner, nous coudre les lèvres, nous torturer. Je ferme les yeux. J'attends. Je m'abandonne avec soulagement, je suis un papillon englué dans la toile, qui se livre à l'araignée.

Le moteur de l'ascenseur se réveille. Il couine un peu.

D'après les normes, on ne devrait pas l'entendre, mais rien n'est aux normes ici.

— Une tige que c'est un homme, me dit Adrien ressuscité.

— Deux cigarettes que c'est une femme.

Alors Adrien décale un peu son siège pour boucher davantage le passage. La porte de la cabine s'ouvre sur un écran plié. On sait ce que cela signifie. Un des pensionnaires a rendu l'âme. Les gros mollets de Maria dépassent de dessous la toile grise du paravent.

— Tu as gagné me dit Adrien en me tendant deux Boyard.

— Où as-tu pris que Maria est une femme ? C'est une bête ! Un dragon ! Un monstre terrible ! Garde tes cibiches, s'il te plaît, je n'ai rien gagné du tout.

Sans se faire prier, Adrien lui laisse la voie libre et colle son fauteuil au mien.

— C'est toi qui es mort, me demande-t-il, l'œil luisant de malice.

— Je n'en sais rien.

— Pourvu que ce ne soit pas l'Albert... Il me doit dix euros.

Ça sert à ça, le paravent, à dissimuler le lit de celui qui vient de passer l'arme à gauche. Les autres ne doivent pas le voir, cela leur gâcherait la journée. On glisse une cloison de pudeur entre les deux mondes : le monde des défunts et celui de ceux qui le sont presque.

— Dis, crois-tu que je pourrais ?

— De quoi parles-tu ? Je ne comprends rien !

— Cela se fait-il de réclamer des dettes à la famille du mort ?

— Je ne peux pas te dire, je ne suis jamais mort.

— Albert, quand même, il était plus jeune que moi !
Ce ne serait pas juste.

— Si ça se trouve, ce n'est pas Albert, je lui dis.

— Ouf ! J'aime mieux ça, car je l'aime bien, moi, Albert.

Ce doit être encore l'effet de l'alcool que j'ai bu hier, j'ai l'impression qu'on m'a bourré le crâne de barbe à papa. Je ne parviens pas à m'arracher à mon sommeil tranquille. Je suis couché sur le côté, engourdi, presque bien. Je ne dors plus vraiment mais je ne suis pas encore éveillé. Je cherche à me rappeler ce que j'ai ingurgité. Du whisky, du vin ? Ce n'est pas l'alcool, c'est une sorte de narcotique. Pourquoi m'aurait-on endormi ? Une anesthésie générale avec cette impression de remonter le courant à la nage. Je sors d'un sommeil comateux. Une douleur sourde paralyse mon bras gauche. Non, pas une douleur,

un engourdissement, une étreinte. On m'a opéré, j'ai dû me casser un bras en tombant. On m'a endormi en secret pour m'enlever un organe pour leur trafic.

Cela ne sent pas la salle de réveil avec ses relents suspects. Au contraire, une odeur suave m'enveloppe, un parfum oublié de femme. Douceur lénifiante. Je garde les yeux fermés. Elle est près de moi, contre moi. C'est le poids de sa tête qui ankylose mon épaule. Je n'ose pas bouger, pas même soulever mes paupières. Rester ainsi, éternellement. Dans un moment, le soleil rompra le charme en se glissant entre les mailles du rideau vert. Il jettera des flammes d'or sur le lit où Madeleine et moi prolongerons la merveille de la tendresse. Je refuse de me réveiller, je veux prolonger mon rêve.

Non, je n'ai pas bu hier. Je n'ai jamais bu au point de me griser. C'est la fatigue de cette nuit avec Madeleine blottie contre moi. Et avec cette odeur de vanille et de violette mêlée au parfum de sa peau. Une odeur blanche, douce, qui me rassure et m'émeut.

Entre mes jambes, la vie s'épaissit, s'impose comme une résurrection, un nouveau printemps germe en moi dans l'hiver de ma solitude. Sensations que je croyais éteintes à jamais. Ne pas bouger, ne pas rompre l'enchantement. Garder cette force qui pousse ma chair, garder ma femme sur mon épaule, suspendre le temps.

Un bruit, on rentre dans notre chambre. Qui se permet de s'insinuer dans notre intimité, dans la paix de ce petit matin étendu sur notre lit ? Je n'ai pas la force d'ouvrir les yeux, je n'ai la force de rien. Ma vigueur est concentrée là, dans le bas de mon ventre, contre la cuisse de celle que j'aime et qui dort encore, abandonnée. Je suis dans la sphère de son odeur, elle est lovée dans ma chaleur.

— Debout ! Feignasse !

Maria soulève le volet roulant et le soleil déferle dans ma chambre. Il fait fuir Madeleine, il dissipe mon rêve. Je m'agrippe à mon drap. Je ne veux pas que Maria me découvre, qu'elle viole ma nudité, qu'elle surprenne cette hampe dressée à la gloire de Madeleine.

— Debout ! Il est l'heure !

L'heure de quoi ? Existe-t-il une heure pour proscrire les anges de notre vie ? Une heure pour les chasser, les dissoudre, les bannir de la lumière du jour comme des vampires ?

Maria se penche sur moi, son haleine chargée de tabac blond a effacé le parfum de Madeleine. Cela suffit sans doute à refouler ma montée de sève.

— Alors, tu as décidé de prendre ton café froid ou veux-tu que je te le porte au lit ? Monsieur se croit au Ritz ! Tu ne préfères pas du champagne ?

Je m'extirpe du lit pour m'échouer dans le fauteuil. Le plateau est posé à l'autre extrémité de la table.

— Il a fait de beaux rêves ?

— Oui, j'ai rêvé qu'on vous avait pendue par les pieds à un réverbère, comme Mussolini.

Elle hausse les épaules et étrangement, elle s'assied sur le coin du lit, la tête tournée vers le mur. Elle pousse un soupir long de deux mètres et fixe la pointe de ses souliers. Je fais mine de ne pas le remarquer mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'elle est triste. Un de ces coups de cafard qui me fait penser qu'elle a encore un cœur. Ce char d'assaut hérissé de balais et de méchanceté est capable de mélancolie. Je l'observe du coin de l'œil pour ne pas la provoquer. Elle m'oublie, elle

est recroquevillée sur cette douleur qui la rend muette. Et cela dure, cela dure si longtemps que je m'inquiète.

— Oh ! Maria ! Ça ne va pas ?

— Comment veux-tu que j'aille avec ma mère malade, là-bas, au Portugal ?

— C'est grave ?

— C'est une maladie incurable : la vieillesse, tu connais ?

— Un peu.

Elle s'arrache du lit et déguerpit. En passant près de moi, elle laisse traîner sa main sur ma joue. Ça doit aller vraiment mal.

Dans son cadre, Lola me sourit et mon mal-être disparaît. Je me fous de Maria, de sa mère qui doit lui ressembler car il faut bien que des brutes pareilles trouvent leurs gênes dans une lignée maudite !

Je m'endors avec une envie folle de l'étrangler, de lui rouler dessus avec une voiture, de la plonger dans un bac d'acide. D'autres comptent des moutons. Moi, j'invente mille manières de me débarrasser d'elle. Parfois c'est efficace et je sombre en trente minutes à peine. Parfois aussi, cela m'excite tellement que j'en tremble. Je ne parviens pas à fermer l'œil. Je vois son mufle surgir de la pénombre de ma chambre, je vois son groin s'ouvrir sur un terrible éclat de rire muet. Je tire mon drap sur ma tête, je ferme mes paupières, je n'ose pas respirer. Alors j'éclaire ma lampe, je cherche autour de moi quelque chose pour revenir à une réalité plus douce. Mon regard se pose sur le cadre où Lola me sourit. Une petite chanson repousse doucement les grognements de Maria. *Un éléphant qui se balançait. Sur une toile, toile, toile, toile*

d'araignée. Bidou-bidou. Elle se répète encore et encore, comme une main qui caresserait mon visage, mon front. J'éteins la lumière et je finis par trouver la paix.

— Veux-tu ta douche ce matin ?

— Merci, Maria, je me suis lavé avec un gant.

— Depuis quand ne t'es-tu pas douché ?

— Je me suis douché hier.

— Ça m'étonnerait. Le sol de ta salle de bains n'était pas humide quand j'ai fait le ménage. Je me suis fait la réflexion : ce vieux cochon de Pierre ne s'est pas douché depuis quinze jours au moins. Il en est capable, ce porc, que je me suis dit...

Je m'efforce de rester sur le ton de l'aimable conversation.

— Vous avez raison, Maria, je ne me suis pas douché ici, dans ma chambre.

— Tu vas prendre ta douche chez une copine ? Qu'est-ce que tu me racontes encore ? Ainsi, vous organisez des séances de bain entre les pensionnaires ? Un jour chez toi, demain chez un autre ? C'est ça ? En public, comme au hammam ?

— N'allez pas chercher si loin, Maria. Comme vous veniez de laver ma chambre, j'ai préféré prendre ma douche dans l'ancienne salle de bains commune. J'ai pris mes affaires, mon gant, ma savonnette, ma serviette et j'ai tout bonnement pris ma douche dans la salle de bains commune, au bout du couloir.

— Tout bonnement, au bout du couloir, insiste-t-elle.

— Tout bonnement, dis-je.

— L'eau n'était pas trop froide ?

— Elle était excellente.

— Un peu chaude peut-être...

— Excellente, vous dis-je.

— Alors là, dit-elle, tu es fortiche si tu as réussi à prendre une douche dans la salle de bains commune.

— Rien de compliqué. Je me suis mis sous la pomme de douche et j'ai tourné les robinets.

— Tu as réussi à tourner les robinets ? Tu es vraiment prodigieux.

— Rien de plus facile, dis-je. L'eau chaude à gauche, l'eau froide à droite, il suffit de doser le mitigeur pour avoir de l'eau tiède.

— Où étaient les robinets ?

— À leur place, à peu près à un mètre du sol, sous la pomme de douche, contre le mur du fond.

— Alors là, Pierrot, tu es un cador. Je peux même t'avouer que tu m'épates. Il a réussi à prendre une douche au bout du couloir. Tu dois être le seul à pouvoir faire ça !

— Tout bonnement.

Elle me saisit par le bras et m'entraîne dans le corridor avec la délicatesse d'un équarrisseur. Elle me traîne plus qu'elle ne m'accompagne. Elle pousse la porte de la salle de bains d'un coup de pied et me plante devant les cabines. Les portes sont dégonnées, plus de tuyauterie, plus de robinets ! De grandes traces brunes sur le sol, des trous dans le mur à la place des vis absentes.

— Voilà quatre mois que la salle de bains a été démontée. Des ferrailleurs ont emporté tous les accessoires de plomberie. Et toi, tu as pris ta douche ici, hier ! Tu t'es lavé à l'air du temps, goret !

Je n'ai pas eu à attendre longtemps avant de me retrouver cloué au carrelage de ma salle de bains, nu et tremblant.